

La famille des Dashwood était depuis longtemps établie dans le comté de Sussex. Leurs domaines étaient étendus, et leur résidence habituelle était à Norland Park, au centre de leurs propriétés, où plusieurs générations avaient vécu avec honneur ; aimées et respectées de leurs vassaux et de leurs voisins. Le dernier possesseur de ces biens était un vieux célibataire, qui pendant longtemps avait vécu avec une sœur chargée de diriger l'économie de sa maison, en même temps qu'elle était sa fidèle compagne. Elle mourut dix ans avant lui, et, pour réparer cette perte, il invita un neveu, qui devait hériter de ses terres de Norland, à venir vivre auprès de lui avec toute sa famille. Ce neveu, M. Henry Dashwood, était marié, et il avait des enfants. Le bon vieillard trouva dans leur société un bonheur qui lui était inconnu, et son attachement pour eux tous s'augmenta chaque jour. M. et Mme Henry Dashwood soignèrent sa vieillesse bien moins par intérêt que par bonté de cœur. La gaieté des enfants, leurs douces caresses animèrent le soir de sa vie et la prolongèrent.

M. Henry Dashwood avait un fils d'un premier mariage et trois filles de sa seconde femme. Son fils John, un jeune homme respectable et digne, était en possession d'une belle fortune provenant de sa mère, qui avait été très riche, et dont la moitié lui avait été remise à sa majorité. Économe par caractère, il ne fit aucune dépense, et se maria de bonne heure à Mlle Fanny Ferrars, jeune personne riche



*Son oncle avait substitué tous ses biens à ce fils
et à son enfant âgé de trois ou quatre ans...*

aussi, qui ajouta encore à sa fortune. La succession de la terre de Norland ne lui était donc pas aussi nécessaire qu'à ses trois sœurs, qui n'avaient pas les mêmes espérances ; leur mère n'avait rien à leur laisser, et leur père ne pouvait disposer que de sept mille livres sterling. Le reste de sa fortune devait revenir après lui à son fils, attendu qu'il n'avait eu pendant sa vie que la jouissance de la moitié du bien de sa première femme.

Le vieil oncle mourut ; son testament fut ouvert et, comme cela arrive presque toujours, il fit beaucoup de mécontents. Il n'avait été ni assez injuste, ni assez cruel pour priver son neveu du domaine, mais il le lui laissait à des conditions telles qu'il ôtait à son legs la moitié de sa valeur. M. Henry Dashwood n'y attachait de prix que pour faire un sort à sa femme et à ses trois filles, son fils étant déjà si avantageusement pourvu du côté de la fortune. Mais à sa grande surprise, son oncle, qui paraissait aussi les aimer tendrement, avait cependant substitué tous ses biens à ce fils et à son enfant âgé de trois ou quatre ans ; de telle sorte que M. Henry Dashwood n'avait plus le pouvoir d'en aliéner la moindre partie. Pendant les dernières années de la vie du vieillard, M. John Dashwood et sa femme avaient eu soin de lui faire beaucoup de visites, et d'amener avec eux leur petit garçon, qui caressait le vieil oncle, l'appelait « bon grand-papa », jouait autour de lui, l'amusait de son petit babil, et même de ses sottises enfantines, et finit par lui faire oublier toutes les attentions que ses nièces lui avaient prodiguées pendant des années. Il leur laissait cependant à chacune mille livres en signe d'affection, mais c'était tout ce qu'elles pouvaient prétendre de son héritage.

M. Henry Dashwood fut d'abord consterné de ces dispositions ; il se consola cependant en pensant qu'il pouvait raisonnablement espérer de vivre encore bien des années, et de faire assez d'économies pour laisser après lui une somme considérable sur les revenus d'un domaine déjà important et susceptible d'améliorations presque immédiates. Mais sur quoi peut compter l'homme mortel ? M. Dashwood ne survécut que douze mois à son oncle, et de cette fortune si longtemps attendue, il ne resta à sa femme et à ses filles que dix mille livres, y compris le legs des trois mille. Aussitôt que M. Henry Dashwood se sentit en danger, il fit venir son fils, et lui recommanda sa belle-mère et ses sœurs, avec toute la force de la tendresse paternelle.

M. John Dashwood n'avait pas la sensibilité de son père et du reste de sa famille ; cependant, ému par la solennité du moment et par les tendres supplications du meilleur des pères, il lui promit de s'occuper ardemment du bonheur des êtres si chers à son cœur. Les derniers instants du mourant furent adoucis par cette assurance ; il expira doucement dans les bras de sa femme et de ses filles, au désespoir de sa perte, alors que son fils, assis à quelques pas plus loin, réfléchissait à sa promesse, et à ce qu'il pouvait et devait faire pour la remplir.

Dans le fond, ce jeune homme était alors très bien disposé. Quoiqu'il fût naturellement froid et égoïste, il jouissait d'une bonne réputation ; il était respecté car il se conduisait toujours avec sagesse, avec prudence, et remplissait exactement les devoirs de fils, de père, de mari et ceux de société. S'il avait eu une compagne plus aimable, il aurait joui de plus d'estime encore, et l'aurait

mieux méritée. Il s'était marié fort jeune ; et passionnément amoureux de sa femme, laquelle avait pris sur lui beaucoup d'empire. Un esprit très étroit, des nerfs très irritables, un cœur qui n'aimait qu'elle-même et son enfant, parce qu'il était à elle et qu'il lui ressemblait, voilà en deux mots le portrait de Mme John Dashwood.

« Allons, dit M. John Dashwood en lui-même à la suite de ces réflexions, il faut tenir ce que j'ai promis à mon père mourant ; il faut faire à mes sœurs un présent qui les dédommage de leur perte et qui augmente leur bien-être. Si je leur donnais mille livres à chacune, il me semble que ce serait fort honnête, et je ne puis faire moins ; ma fortune s'augmente à présent, par la mort de mon père, de quatre mille livres sterling par année, des biens de mon vieil oncle, sans parler de la moitié du bien de ma mère dont mon père jouissait ; et cela, ajouté à mes revenus actuels, me met en état d'être généreux envers mes sœurs... Oui, oui, je leur donnerai trois mille livres, et je crois que c'est assez beau et que l'on parlera dans le monde de ma libéralité. Trois mille livres, ajoutées aux trois mille qu'elles ont eues de leur bon oncle et aux sept mille dont leur mère jouit, les mettront complètement à leur aise. Quatre femmes ne peuvent pas dépenser beaucoup, et trois mille livres c'est une belle somme ; elles pourront faire des épargnes considérables. Allons, j'en suis bien aise, je l'ai promis à mon père mourant ; j'y suis résolu. » Il pensa de même tout le jour ; et même plusieurs jours consécutivement sans qu'il s'en repentît ; il ne leur en parla pas encore dans le premier moment de leur douleur, mais il en prit l'engagement avec lui-même.

Les funérailles ne furent pas plus tôt achevées que Mme John Dashwood, sans en avertir sa belle-mère, arriva à Norland Park avec son fils et tous leurs domestiques. Personne ne pouvait lui disputer le droit d'y venir ; puisque, au moment du décès de leur père, cette terre leur appartenait ; mais le peu de délicatesse de ce procédé aurait été senti même par une femme ordinaire, et Mme Dashwood mère, avec un sens parfait des convenances, ne pouvait qu'en être très blessée. Mme John Dashwood n'avait jamais cherché à se faire aimer de la famille de son mari ; mais jusqu'alors, ne vivant point avec eux, elle n'avait pas eu l'occasion de leur prouver combien peu elle se souciait des réactions d'autrui.

Mme Dashwood fut si aigrie de cette conduite, et désirait si vivement le faire sentir à sa belle-fille, qu'à l'arrivée de cette dernière elle aurait quitté pour toujours la maison si sa fille aînée ne lui avait fait observer qu'il ne fallait pas se brouiller avec leur frère. Elle céda à ses prières, à ses représentations, et, pour l'amour de ses trois filles, consentit à rester pour le moment à Norland Park.

Elinor, son aînée, dont les avis étaient presque toujours suivis, possédait une force d'esprit, une raison éclairée, un jugement prompt et sûr, qui la rendaient très capable d'être, à dix-neuf ans seulement, le conseil de sa mère, et lui assuraient le droit de contredire quelquefois, pour leur avantage à toutes, une vivacité d'esprit et d'imagination, qui, chez Mme Dashwood, aurait souvent conduit à l'imprudence ; mais Elinor n'abusait pas de cet empire. Elle avait un cœur excellent ; elle était douce, affectionnée ; ses sentiments étaient très vifs ; mais elle savait les gouverner ; c'est une

science bien utile aux femmes, que sa mère n'avait jamais apprise, et qu'une de ses sœurs, celle qui la suivait immédiatement, avait résolu de ne jamais pratiquer.

Pour l'intelligence, l'esprit et les talents, Marianne était sur de nombreux points l'égale d'Elinor; mais sa sensibilité toujours en mouvement n'était jamais réprimée par la raison. Elle s'abandonnait sans mesure, sans retenue à toutes ses impressions; ses chagrins, ses joies étaient toujours extrêmes; elle était d'ailleurs aimable, généreuse, intéressante sous tous les rapports, et même par la chaleur de son cœur. Elle avait toutes les vertus, excepté la prudence. Sa ressemblance avec sa mère était frappante; aussi était-elle sa favorite.

Elinor voyait avec peine l'excès de la sensibilité de sa sœur, tandis que leur mère en était enchantée, et l'excitait au lieu de la réprimer. Elles s'encourageaient l'une l'autre dans leur affliction, la renouvelaient volontairement et sans cesse par toutes les réflexions qui pouvaient l'augmenter, et n'admettaient aucune espèce de consolation, pas même dans l'avenir. Elinor était tout aussi profondément affligée, mais elle s'efforçait de surmonter sa douleur, et d'être utile à tout ce qui l'entourait. Elle prit sur elle de mettre chaque chose en règle avec son frère pour recevoir sa belle-sœur à son arrivée, et l'aider dans son établissement. Par cette sage conduite, elle parvint à relever un peu l'esprit abattu de sa mère, et à lui donner au moins le désir de l'imiter.

Sa sœur cadette, la jeune Margaret, n'était encore qu'une enfant; mais, à treize ans, elle ne promettait guère de devenir plus tard l'égale de ses aînées.

Mme John Dashwood s'installa donc dame et maîtresse de Norland Park, et sa belle-mère, ses belles-sœurs furent réduites à n'y paraître plus que comme étrangères et presque par grâce. Elles étaient traitées par Mme Dashwood avec une froide civilité, et par leur frère avec autant de tendresse qu'il pouvait en témoigner à d'autres qu'à lui-même, à sa femme et à son enfant. Il les pressa, et même avec assez de vivacité, de regarder Norland comme leur demeure. Mme Dashwood accepta son invitation jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une maison à louer dans le voisinage : rester dans un lieu où tout lui rappelait et son bonheur passé et la perte qu'elle avait faite était exactement ce qui lui plaisait et lui convenait le mieux. Dans le temps du plaisir, personne n'avait davantage qu'elle cette franche gaieté, cet enjouement qui rejette toute sensation pénible ; personne ne possédait à un plus haut degré cette confiance dans le bonheur, cet espoir dans sa durée, qui est déjà le bonheur lui-même ; mais, dans le chagrin, elle repoussait de même toute idée de consolation, et s'y livrait en entier avec une sorte de volupté.

M. John Dashwood fit part à sa femme de son projet de faire présent à chacune de ses sœurs de mille livres, et, comme on peut le penser, elle fut loin de l'approuver : trois mille livres ôtées de la fortune de son cher petit garçon n'étaient pas une bagatelle ! Elle regardait comme inconcevable que le tendre père d'un enfant aussi charmant pût seulement en avoir la

pensée; elle le supplia d'y réfléchir encore. N'était-ce pas faire un tort irréparable à son fils unique? Sa conscience lui permettait-elle de le priver d'une telle somme? Et quel droit avaient Mlles Dashwood, qui n'étaient que ses demi-sœurs (ce qu'elle regardait à peine comme une parenté), sur cet excès de générosité? Il était bien connu qu'aucune affection ne pouvait être supposée entre des enfants de deux lits différents. Leur père avait déjà fait grand tort à son fils en se remarquant; trois filles étaient nées de ce second hymen; il leur avait *injustement* donné tout ce dont il pouvait disposer.

— Vous voulez, dit-elle, encore ruiner votre pauvre petit Harry, en le privant, pour vos demi-sœurs, de tout son argent.

Ce discours eut un ton de conviction, de tendresse maternelle, qui ne manqua pas son effet sur le faible John. Cependant il ne céda pas d'abord.

— C'est, lui dit-il, à la dernière requête de mon père expirant que je prendrai soin de sa veuve et de ses filles.

— Il ne savait pas ce qu'il disait, j'en suis bien sûre, répliqua Mme Dashwood. Tous les gens à l'agonie tiennent le même langage; ils recommandent les survivants les uns aux autres; leur tête n'y est plus, ce n'est que leur cœur qui leur parle encore pour ceux qu'ils ont aimés, et qu'ils sont près de quitter. Si ses idées avaient été bien nettes et qu'il n'eût pas rêvé à demi, il n'aurait jamais imaginé de vous faire une demande aussi ridicule que celle d'ôter à votre enfant la moitié de sa fortune.

— Mon père, ma chère Fanny, n'a stipulé aucune somme; il me demanda seulement de rendre la situation de sa femme et de ses filles aussi confortable

qu'il était en mon pouvoir. Peut-être aurait-il mieux fait de s'en rapporter tout à fait à moi ; il ne pouvait pas supposer que je les négligerais ; mais enfin, il a exigé cette promesse ; je l'ai faite, je veux la remplir, je dois faire quelque chose pour mes sœurs avant qu'elles quittent Norland pour s'établir ailleurs.

— Eh bien ! à la bonne heure, *quelque chose*, mais il n'est pas nécessaire que ce *quelque chose* soit trois mille livres. Passe encore si vos sœurs étaient âgées et que cet argent pût revenir à votre fils ; mais considérez qu'une fois donné, vous ne le retrouverez plus. Vos sœurs sont jeunes et jolies ; si vous les dotez de cette manière, elles se marieront bientôt, et vos trois mille livres seront perdues pour toujours ; des familles étrangères en jouiront, les dissiperont, et notre cher petit Henry en sera privé ; je vous demande s'il y a là l'ombre de la justice.

— Vous avez raison, Fanny, dit gravement John Dashwood, parfaitement raison ; c'est peu de chose à présent relativement à ma fortune ; mais le temps peut venir que notre cher fils regrettera beaucoup cette somme si par exemple il avait une nombreuse famille.

— Eh ! mais sans doute.

— Peut-être bien ! Ainsi, chère amie, il vaudrait mieux, en effet, diminuer la somme de moitié, qu'en dites-vous ? Cinq cents livres à chacune, ce serait encore un prodigieux ajout à leur fortune.

— Prodigieuse, immense, incroyable ! Quel frère, dans les trois royaumes, ferait cela pour ses sœurs, même *réelles* ? mais des demi-sœurs ! Vous avez toujours été trop généreux, mon cher John.

— Il vaut mieux, dans de telles occasions, faire trop que trop peu, dit John en se rengorgeant ; personne au

moins ne dira que je n'ai pas fait assez. Elles-mêmes n'en attendent sûrement pas davantage.

— On ne peut savoir ce qu'elles attendent, reprit aigrement Fanny ; ainsi il n'est pas question de se préoccuper de leurs espérances, mais de ce que vous pouvez leur donner, et je trouve...

— Certainement, je trouve aussi que cinq cents livres sont bien suffisantes, interrompit John, sans que j'y ajoute rien. En l'état actuel des choses, elles auront chacune à la mort de leur mère trois mille trois cent trente-trois livres ; fortune très considérable pour toute jeune femme.

— Oui vraiment, trois mille trois cent trente-trois ; je n'avais pas fait ce calcul, et c'est vraiment très considérable ! Trois mille trois cent trente-trois livres ! c'est énorme.

— Et quelque chose de plus, dit John en calculant sur ses doigts. Dix mille livres divisées en trois. Oui, c'est bien cela. Trois mille trois cent trente-trois et quelque chose en sus.

— Allons, mon cher, je ne conçois pas, je vous l'avoue, que vous vous croyiez obligé d'y ajouter la moindre chose. Dix mille livres à partager entre elles, c'est plus que suffisant. Si elles se marient, c'est une très belle dot, et elles épouseront sûrement des hommes riches ; si elles ne se marient pas, elles vivront très confortablement ensemble sur les intérêts des dix mille livres.

— Cela est vrai, très vrai, dit John en se promenant avec l'air de réfléchir ; ainsi dites-moi, ma chère, s'il ne vaudrait pas mieux faire quelque chose pour la mère, pendant qu'elle vit, une rente annuelle ? Mes sœurs en profiteront autant que si c'était à elles. Cent livres par année, par exemple ; il me semble

que, pour une vieille femme qui vit dans la retraite, c'est bien honnête. Qu'en pensez-vous, Fanny?

— Il est sûr, dit-elle, que cela vaut beaucoup mieux que de se séparer de quinze cents livres tout à la fois... Mais je réfléchis que si Mme Dashwood allait vivre quinze ans, alors nous serions en perte.

— Quinze ans, chère Fanny? Vous plaisantez. Elle ne vivra pas la moitié de ce temps-là; elle est trop sensible, trop nerveuse.

— J'en conviens, mais n'avez-vous pas observé que rien ne prolonge la vie comme une rente viagère! C'est une affaire très sérieuse que de s'engager à payer une rente annuelle. Vous ne savez pas quel ennui vous allez vous donner, et comme on est malheureux quand le moment de l'échéance arrive. C'est précisément alors qu'on aurait une dépense indispensable à faire pour soi-même, et que cet argent qui se trouve engagé ferait plaisir; c'est vraiment insupportable! Ma mère payait de petites rentes à trois vieux domestiques, le testament de mon père l'y forçait; j'ai souvent été témoin du chagrin, de l'ennui que cela lui donnait. Deux fois par an, il lui fallait payer. Et les difficultés pour leur faire parvenir ces sommes; et puis on lui dit que l'un d'eux était mort, et par la suite, elle apprit qu'il n'en était rien. Ses revenus n'étaient plus à elle, disait-elle. Elle en était tout à fait impatientée. Aussi, j'ai pris en horreur les rentes viagères, et j'ai juré de ne jamais m'engager à en payer, quelque petite qu'elle fût. Pensez-y bien, mon cher.

— Il est sûr qu'il n'est pas du tout agréable que quelqu'un ait des droits sur notre revenu; être obligé à un paiement régulier, tel mois, tel jour, cela blesse l'indépendance.

— Ajoutez, mon cher, qu'après tout on ne vous en sait aucun gré. Cette rente est assurée; vous ne faites en la donnant que ce que vous devez, et on n'en a nulle reconnaissance. Si j'étais vous, je voudrais n'être lié par rien et pouvoir donner ce qu'il me plairait, et quand il me plairait. Vous serez charmé peut-être de pouvoir mettre de côté cent ou cinquante livres pour quelque dépense de fantaisie que vous ne pouvez prévoir.

— Je crois que vous parlez très sensément, ma chère Fanny, et je suivrai vos bons conseils; ce sera beaucoup mieux en effet que de leur donner une rente fixe. Ayant un revenu plus considérable, elles augmenteraient leur train, leurs dépenses, et au bout de l'année, elles n'en seraient pas plus riches. Oui, oui, cela sera beaucoup mieux; un petit présent de vingt, de trente livres de temps en temps, préviendra tout embarras d'argent, et j'aurais rempli la promesse que j'ai faite à mon père.

— Parfaitement bien, et je vous le répète, mon cher, je suis convaincue qu'il n'a jamais eu dans la pensée que vous dussiez leur donner de l'argent. L'assistance, les secours qu'il demandait pour elles, étaient seulement ce qu'on peut attendre d'un bon frère: comme par exemple de les aider à trouver une petite maison jolie et commode; de leur prêter vos chevaux pour transporter leurs effets; de leur envoyer quelquefois du poisson, du gibier, des fruits. Je parie ma vie que c'est là seulement ce qu'il entendait, et il ne pouvait vouloir autre chose. Votre belle-mère sera fort à son aise avec l'intérêt de sept mille livres, et vos sœurs avec celui de trois mille; elles auront par an cinq cents livres de revenu, et qu'ont-elles besoin d'en avoir davantage? Elles ne

dépenseront pas cela, leur ménage sera si peu de chose ! Elles n'auront ni carrosse, ni chevaux, tout au plus une fille pour les servir ; elles ne recevront point de compagnie, et n'auront presque aucune dépense à faire. Ainsi vous voyez qu'il ne leur manquera rien. Cinq cents livres par an ! Je ne peux imaginer à quoi elles en emploieront la moitié ; leur donner quelque chose serait tout à fait absurde. Ce sont elles plutôt qui pourront vous donner quelque chose.

— Sur ma parole, dit M. John Dashwood en se frottant les mains, vous avez parfaitement raison. Mon père ne prétendait rien de plus, je le comprends à présent, et je veux strictement remplir mes engagements par toutes les preuves de tendresse et de bonté fraternelles que vous m'indiquez : car votre cœur est excellent, chère Fanny, je vous rends bien justice. Il est charmant à vous d'être aussi bonne pour mes sœurs et ma belle-mère. Quand elles iront s'établir ailleurs, je leur rendrai, et vous aussi, mille petits services : nous leur ferons quelques présents de meubles, de porcelaines. Enfin, je puis m'en rapporter à vous.

— Oh bien certainement, tout ce qui pourra leur convenir... Mais cependant, réfléchissez à une chose. Quand votre vieil oncle fit venir ici votre père et votre belle-mère, il les établit chez lui. Tout le mobilier de Stanhill, la porcelaine, la vaisselle, le linge, fut soigneusement enfermé, et votre père, comme vous le savez, a légué ces objets à sa femme. Leur maison sera donc meublée et garnie au-delà de ce qu'elle pourra contenir ; ainsi, elles n'auront besoin de rien.

— Sans doute, je n'y pensais pas. C'est un très beau legs qu'elles ont eu là, en vérité ! Et la vaisselle,



— *Je ne peux imaginer à quoi elles
en emploieront la moitié...*

par exemple, nous aurait bien fort convenu pour augmenter la nôtre, à présent que nous recevrons souvent du monde.

— Et le beau service de porcelaine de Chine, combien je le regrette ! Il est beaucoup plus beau que celui qui est ici, et, suivant mon opinion, dix fois trop beau pour leur situation actuelle. Votre père n'a pensé qu'à elles ; je trouve, mon cher, que vous pourriez fort bien le leur faire sentir avec délicatesse, et les engager à nous laisser tant de choses qui vont leur devenir inutiles et qui nous conviendraient bien mieux. Mais certainement vous ne devez pas avoir beaucoup de reconnaissance pour la mémoire d'un père, qui, s'il avait pu, leur aurait laissé tout et rien à vous ; et vous leur donneriez... Ce serait, à mon avis, une duperie et une faiblesse dont je vous connais incapable. L'extrême bonté de votre cœur peut quelquefois vous entraîner trop loin ; mais la fermeté de votre caractère et la force de votre jugement vous ramèneront bientôt dans le droit chemin.

L'argument était irrésistible. Ce que John Dashwood craignait le plus, c'était de passer pour un homme faible, dupé, et, sans qu'il s'en doutât, il ne faisait et ne pensait que ce que voulait Mme John Dashwood : il finit donc par déclarer que non seulement il serait inutile, mais injuste et ridicule de rien faire pour ses sœurs au-delà des petits services de bon voisinage, dont avait parlé sa femme.